$I^{ibretto}$

GUILLERMO ARRIAGA

UN DOUX PARFUM DE MORT

roman

Traduit de l'espagnol (Mexique) par FRANÇOIS GAUDRY



Titre original: *Un dulce olor de muerte*

- © Guillermo Arriaga Jordán, 1994.
- © Editorias Planeta Mexicana, 1994.
- © Éditions Phébus, Paris, 2003, pour la traduction française.

ISBN: 978-2-36914-216-4

Guillermo Arriaga est né à Mexico en 1958. Cet universitaire non conformiste, issu de l'un des quartiers populaires et ultraviolents de la ville, est devenu romancier en 1991 avec un premier livre L'Escadron guillotine (adapté au cinéma), puis Un doux parfum de mort en 1994 (également adapté) qui fut un vrai succès en Amérique latine. Scénariste, acteur, producteur et réalisateur, il est célèbre pour ses collaborations avec Alejandro González Iñárritu (il a écrit et produit les films Amours chiennes, 21 grammes et Babel). En 2005, il écrit le scénario de Trois enterrements réalisé par Tommy Lee Jones pour lequel il remporte une palme à Cannes. Malgré ses nombreux succès au cinéma, Guillermo Arriaga ne s'est pas arrêté d'écrire et a publié Le Bison de la nuit et Mexico, quartier sud, tous deux aux Éditions Phébus respectivement en 2005 et en 2009.



ADELA

1

Ramón Castaños époussetait le comptoir quand il perçut au loin un cri aigu. Il tendit l'oreille et ne discerna que la rumeur de la matinée. Il pensa qu'il s'agissait d'une de ces nombreuses gélinottes qui peuplaient le bois. Il poursuivit sa besogne. Il s'apprêtait à nettoyer une étagère lorsque le cri jaillit de nouveau, cette fois proche et clair. Suivi d'un autre et d'un troisième. Ramón délaissa l'étagère et, d'un bond, sauta par-dessus le comptoir. Il sortit pour voir ce qu'il se passait. On était dimanche, de bon matin: personne, alors que les cris se répétaient, de plus en plus frénétiques. Il remonta la rue et distingua à quelque distance trois enfants qui couraient en braillant:

-Y'a une morte! Y'a une morte!

Ramón s'avança vers eux, en arrêta un tandis que les deux autres s'égayaient dans le village.

- Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il.
- On l'a tuée! On l'a tuée! brama le gamin.
- Qui? Où ça?

Sans répondre le garçon repartit dans la direction d'où il était venu. Ramón le suivit. Ils s'élancèrent le long du sentier qui conduisait à la rivière jusqu'à ce qu'ils débouchent dans un champ de sorgho.

– Là! s'exclama l'enfant en sursautant, et il pointa l'index vers la lisière du champ.

Le cadavre gisait dans les sillons. À pas lents Ramón s'approcha, le cœur battant. La femme était nue, allongée sur le dos, baignant dans une flaque de sang. Il la regarda et ne put la quitter des yeux. À seize ans il avait souvent rêvé de contempler une femme nue, mais il n'avait jamais imaginé que ce serait dans ces conditions. Avec plus d'étonnement que de luxure ses yeux parcoururent la peau douce et inerte: c'était un corps jeune. Les bras étirés vers l'arrière et une jambe légèrement repliée, la femme paraissait dans l'attente d'une étreinte finale. L'image le troubla. Il déglutit et respira profondément. Il perçut l'arôme douceâtre d'un parfum floral bon marché. Il eut envie de tendre la main à la femme, de la relever et de lui dire d'arrêter de faire semblant d'être morte. Mais elle restait nue et immobile. Ramón ôta sa chemise – sa chemise du dimanche – et en couvrit le corps du mieux qu'il put. En s'approchant du visage, il la reconnut: c'était Adela, et on l'avait poignardée dans le dos.

2

Guidé par d'autres enfants, un attroupement de curieux arriva. Ils débouchèrent du sentier en vociférant et faillirent trébucher sur le cadavre. Le spectacle de la mort leur cloua le bec. Ils firent cercle en silence. Certains scrutèrent la morte à la dérobée. Ramón se rendit compte que le corps montrait encore sa nudité. Il coupa de ses mains des tiges de sorgho et couvrit les parties qui restaient exposées. Les gens l'observèrent étonnés, comme des intrus s'immisçant dans un rite privé.

Un homme gros et grisonnant se fraya un passage. C'était Justino Téllez, le délégué communal de Loma Grande. Il s'arrêta un instant sans oser franchir le cercle qui entourait Ramón et la morte. Il aurait préféré rester en marge, comme un simple participant de la petite foule. Mais il représentait

l'autorité et devait donc intervenir. Il cracha par terre, fit trois pas en avant et échangea quelques mots avec Ramón que personne n'entendit. Il s'accroupit près du corps et souleva la chemise pour voir le visage.

Le délégué examina le cadavre pendant un long moment. Après quoi il le couvrit de nouveau et se redressa avec difficulté. Il fit claquer sa langue, sortit un mouchoir de la poche de son pantalon et épongea la sueur qui dégoulinait sur sa figure.

– Allez chercher une charrette, ordonna-t-il, il faut la ramener au village.

Personne ne bougea. En voyant que son ordre n'était pas exécuté, Justino Téllez sonda les faces qui l'épiaient et s'attarda sur celle de Pascual Ortega, un garçon maigre, dégingandé et cagneux.

 Allez, Pascual, va chercher la charrette de ton grand-père.
 Comme s'il se réveillait en sursaut, Pascual regarda d'abord le cadavre, puis le délégué, tourna la tête et partit en courant vers Loma Grande.

Justino et Ramón restèrent face à face sans rien dire. Parmi les murmures, des voix s'enquirent:

- Qui est la morte?

Personne ne semblait la connaître, pourtant une voix anonyme décréta:

- La fiancée de Ramón Castaños.

Le bourdonnement des murmures s'éleva quelques secondes. Il fit place à un lourd silence, brisé par les stridulations sporadiques des cigales. Le soleil commençait à chauffer comme un four. Une vapeur chaude et humide montait de la terre. Il n'y avait pas un souffle d'air, rien qui pût rafraîchir cette chair inerte.

– Elle a été poignardée depuis peu, affirma Justino à voix basse, elle n'est pas encore raide et les fourmis ne l'ont pas dévorée.

Ramón le regarda, déconcerté. Téllez poursuivit à voix encore plus basse:

- Il n'y a pas plus de deux heures qu'on l'a tuée.

3

Pascual arriva avec la charrette qu'il arrêta le plus près possible de la victime. Les gens s'écartèrent et restèrent dans l'expectative jusqu'à ce que Ramón, d'un geste décidé, passât ses bras sous le cadavre et le soulevât d'un coup. Bien malgré lui, une de ses mains palpa la blessure poisseuse: effrayé, il la retira brusquement. La chemise et les tiges de sorgho glissèrent et le corps de la femme se retrouva nu. Des regards morbides se posèrent de nouveau sur la peau dévoilée. Ramón voulut protéger la fragile pudeur d'Adela: il effectua un demi-tour et s'éloigna à reculons en évitant les sillons. Les autres s'effacèrent pour le laisser passer mais personne ne fit mine de lui venir en aide. Il atteignit en titubant la charrette et déposa en douceur le corps exsangue sur le plancher. Pascual lui tendit une couverture pour le couvrir.

Justino s'approcha, contrôla la bonne marche des événements, et ordonna:

- Tu peux y aller, Pascual.

Le garçon grimpa sur le siège et fouetta les mules. La charrette s'ébranla en cahotant et le cadavre oscilla sur les planches. La foule les suivit. Parmi le cortège funèbre, la rumeur se confirma: on avait tué la fiancée de Ramón Castaños.

Immobiles, Justino et Ramón regardèrent s'éloigner le cortège. Encore bouleversé par le contact de la chair tiède, Ramón sentait ses veines en feu. Le poids qu'il venait de porter lui manquait déjà: il avait l'impression de s'être détaché de quelque chose qui lui appartenait depuis toujours. Il observa

ses bras: ils étaient striés de minces traînées de sang. Il ferma les yeux. Brusquement jaillit en lui le désir vertigineux de courir vers Adela et de la serrer contre lui. L'idée le bouleversa. Il crut s'évanouir.

La voix de Justino le réveilla:

- Ramón!

Il ouvrit les yeux. Le ciel était bleu, sans nuages, les touffes de sorgho, rougeâtres, mûres pour la récolte. Et la mort était le souvenir d'une femme dans ses bras.

Justino se baissa pour ramasser la chemise restée par terre, il la rendit à Ramón, qui la prit machinalement. La chemise était elle aussi tachée de rouge. Ramón ne l'enfila pas mais la noua à sa taille.

Le délégué s'approcha de lui, s'arrêta et se gratta la tête.

 Je dois t'avouer, dit-il, que je n'ai pas la moindre idée de l'identité de la morte.

Ramón soupira. Il aurait pu prétendre que lui non plus. Il l'avait à peine vue cinq ou six fois quand elle était venue dans sa boutique faire des achats. Comme elle lui avait beaucoup plu – elle était grande, avec des yeux clairs – il avait demandé autour de lui comment elle s'appelait. Juan Carrera l'avait renseigné: Adela. C'était tout ce qu'il savait d'elle, mais maintenant qu'il l'avait tenue tout contre lui, si nue et si près, il avait l'impression de la connaître depuis toujours.

- Adela, murmura Ramón, elle s'appelait Adela.

Le délégué fronça les sourcils: ce prénom ne lui disait rien.

- Adela, répéta Ramón, comme si le prénom Adela se suffisait à lui-même.
 - Adela qui? demanda Justino.

Ramón haussa les épaules. Le délégué baissa les yeux et entreprit d'explorer l'endroit où était tombé le corps et où s'étalait maintenant une grande tache de sang. Parmi les mottes durcies et fendillées on remarquait de discrètes traces de pas. Justino les suivit: elles s'enfonçaient dans le champ et se perdaient en direction de la rivière. Il s'accroupit et les mesura de sa main. Une des traces faisait un empan: celle d'Adela. Une autre, un empan et trois doigts: celle de l'assassin. Celles de la jeune fille correspondaient à des pieds nus, les autres à des bottes à talon haut.

Justino prit un air inspiré et décréta:

- Celui qui l'a tuée n'était ni grand ni petit, ni gros ni maigre, pas vrai?

Ramón acquiesça machinalement: il ne l'avait pas écouté. Justino remua un peu de terre du bout de sa chaussure et précisa:

 On l'a tuée avec un grand couteau bien aiguisé; le cœur a été atteint d'un seul coup.

Il scruta l'endroit à la recherche de l'arme. Il ne la trouva pas et poursuivit:

– Elle est tombée à plat ventre, mais l'assassin l'a retournée pour voir son visage et il l'a laissée là... comme s'il en avait assez vu.

Un vol de pigeons aux ailes blanches passa au-dessus d'eux. Justino les accompagna du regard jusqu'à ce qu'ils se perdent à l'horizon.

- Elle était bien jeune pour mourir, dit-il comme s'il s'adressait à lui-même. Pourquoi diable l'a-t-on assassinée?

Ramón n'eut même pas le courage de se retourner pour le regarder. Justino Téllez cracha par terre, le prit par le bras et tous deux s'engagèrent dans le sentier.

L'ÉCOLE

1

Ils rentrèrent à Loma Grande. Ceux qui formaient le cortège les attendaient, figés, derrière la charrette et le cadavre d'Adela qui s'enflait de soleil et de poussière. D'autres habitants s'étaient joints au groupe. La rumeur se répandit aussi parmi eux: on avait assassiné la fiancée de Ramón Castaños.

Jacinto Cruz – boucher et fossoyeur du village – s'approcha de Ramón.

- Qu'est-ce qu'on fait? lui demanda-t-il.

Justino s'interposa, agacé: c'était à lui, représentant de l'autorité, qu'il fallait poser cette question.

- Emmenez-la à l'école, ordonna-t-il.

Jacinto acquiesça, et comme il se retirait pour mettre l'ordre à exécution, le délégué l'arrêta.

- Et préviens les parents de la fille.

Jacinto lui jeta un regard interrogateur.

- Qui c'est?

Téllez haussa les épaules et se tourna vers Ramón dans l'attente d'une réponse que celui-ci ignorait tout autant.

– Je les connais, dit Evelia, la femme de Lucio Estrada, ils vivent à deux pas de chez Macedonio Macedo.

Il y a quelques mois encore, la maison de Macedonio était la dernière de Loma Grande. Mais tant d'étrangers étaient venus s'établir au village que ses limites changeaient de semaine en semaine. - Rends-moi service, Evelia, requit Téllez d'une voix rauque, va leur dire ce qui s'est passé.

On transporta le corps d'Adela à l'école. Sans le vouloir, Ramón se retrouva en tête du cortège funèbre. La foule ne s'ébranla que lorsqu'il eut fait le premier pas.

On étendit la morte sur le sol d'une des deux salles de classe. On la plaça sur une natte pour qu'elle ne se salisse pas et elle resta protégée par la couverture de Pascual. Quelqu'un alluma des cierges aux quatre coins du cadavre. La salle commença de se remplir. Les gens se pressaient pour se rapprocher le plus possible du corps. Malgré la frénésie et la bousculade nul ne viola – comme s'il était marqué de frontières invisibles – l'espace où se tenait Ramón.

2

Bravant la foule et la chaleur suffocante, Pedro Salgado s'approcha de Ramón, son cousin.

- Ça me fait vraiment de la peine pour ta fiancée, cousin.

Ramón le dévisagea, troublé.

- Mais quelle fiancée?

Pedro lui donna l'accolade. Son haleine dégageait des relents d'alcool.

– Je suis avec toi, cousin, lui susurra-t-il à l'oreille.

Sur quoi il s'écarta de lui, ôta sa chemise et la lui tendit.

– Tiens, pour que tu ne restes pas torse nu pendant ces heures difficiles.

Ramón prit soudain conscience de la situation.

– Non merci, dit-il honteux en montrant celle qui ceinturait sa taille, j'ai la mienne.

Pedro considéra la chemise avec des yeux écarquillés. Il ouvrit la bouche et se frappa la poitrine.

- Cousin, la tienne est sale et je te donne la mienne de bon cœur.

Hébété, Ramón l'accepta machinalement et remercia Pedro. En retour, son cousin lui tapota le dos.

- Ramón, si tu as besoin de quoi que ce soit... ajouta-t-il les yeux embués de larmes - et il l'embrassa sur le front. Je sais que tu l'aimais beaucoup, murmura-t-il avant de s'éloigner en titubant.

Ramón voulut le rattraper, lui dire clairement qu'Adela n'avait jamais été sa fiancée et qu'elle lui était aussi étrangère qu'à tous les autres. La foule l'en empêcha. Il se consola en pensant que son cousin était saoul et que le sens de ses paroles lui échappait.

Il examina la chemise de Pedro. Elle sentait un peu la sueur et la bière, mais elle était plus propre que la sienne. Il l'enfila et la boutonna: elle était trop grande pour lui.

L'homicide n'avait pas été découvert depuis une heure que déjà la rumeur de la fiancée morte de Ramón Castaños s'était répandue dans tous les recoins de Loma Grande.

Agglutinés autour de l'école, les gens essayaient de grappiller quelques détails sur les liens entre Ramón et l'inconnue. Certains profitèrent de l'occasion pour se vanter. Juan Carrera prétendait avoir été un ami de la morte, alors qu'il ne lui avait lancé qu'un «bonjour», un lointain jeudi de juin, auquel Adela n'avait pas daigné répondre.

- C'est moi qui l'ai présentée à Ramón, assurait-il, c'est grâce à moi qu'ils sont tombés amoureux.

La veuve Castaños était en train d'écailler des poissons que lui avaient donnés Melquiades et Pedro Estrada quand elle aperçut quelques rues plus loin le passage du cortège funèbre. Elle n'y prêta pas grande attention, pensant qu'il s'agissait d'un de ces rassemblements religieux que les évangélistes organisaient le dimanche matin, et retourna à sa tâche. Elle nettova les couteaux puis les rinca pour les débarrasser des résidus de tripes. Sur ces entrefaites arrivèrent Maria Gaya et Eduviges Lovera pour la mettre au courant des événements. Se coupant la parole à qui mieux mieux, elles lui exposèrent les faits. La veuve se montra très étonnée. Elle n'avait jamais rien su des amours de son fils avec cette Adela et Ramón ne lui avait jamais parlé d'une petite amie. Il n'avait pas non plus adopté ces comportements maniaques qui trahissent ceux qui tombent amoureux et révèlent l'existence d'une passion secrète. Non, cette histoire-là ne tenait pas debout. Quelque chose d'aussi important ne l'aurait pas trompée. Pourtant ses amies insistèrent: Ramón était le petit ami d'Adela et Adela avait été assassinée ce matin même. La veuve se refusait à y croire. Eduviges Lovera lui proposa de les accompagner à l'école, ainsi elle serait fixée. Elle y consentit, mit les poissons dans une cuvette, les saupoudra de sel, posa un couvercle en carton par-dessus pour les protéger des mouches et partit.

Une fois sur place et découvrant son fils au fond de la salle, la veuve ne douta plus de la véracité de la nouvelle que ses amies lui avaient apprise. Ramón avait l'air triste et douloureux, de cette tristesse et cette douleur que seuls peuvent exprimer les hommes qui viennent de perdre la femme qu'ils aimaient le plus au monde.

La veuve Castaños hésita un instant: devait-elle aller consoler le plus jeune de ses enfants? Elle n'osa pas, car le visage de

Ramón exprimait une souffrance qu'elle se sentit incapable d'atténuer. Profondément peinée, elle s'éclipsa.

4

Les gens continuaient d'affluer dans le funérarium improvisé. Bientôt la salle ne put en contenir davantage: ceux qui étaient dehors voulaient entrer et ceux qui étaient dedans voulaient sortir. Tous voulaient être là: échanger des murmures sur ces fiançailles tronquées, flairer le cadavre, fouiner dans le chagrin d'autrui.

Pour augmenter la capacité de la pièce, les curieux sortirent les bancs, les chaises, le tableau noir et tout ce qui gênait. Ils agirent avec une telle précipitation que plusieurs pupitres se brisèrent. Désespérée et gesticulant, l'institutrice Margarita Palacios – la seule de Loma Grande et des environs – essaya de mettre un frein à tout ce remue-ménage.

- Sortez cette morte d'ici, exigea-t-elle, sinon les gamins vont être épouvantés et ne voudront plus venir à l'école!

Elle protestait en vain: les adultes ne l'écoutaient pas, plus attentifs au brouhaha des événements qu'à la véhémence de ses objections. Quant aux enfants, loin d'être effrayés, ils paraissaient contaminés par la fureur de leurs aînés. Agglutinés aux vitres de la salle, ils étaient avides d'explorer cette situation extraordinaire.

Dans une telle pagaïe Justino Téllez allait apprendre l'inévitable: Adela était la fiancée de Ramón Castaños. Au début, il refusa de le croire. Des racontars! pensa-t-il. Mais la phrase fut répétée par tant de bouches qu'il finit par y ajouter foi. Il s'expliqua ainsi le trouble qui s'était emparé de Ramón, son regard vide, sa mâchoire serrée, mais il ne put comprendre

pourquoi Ramón ne lui avait pas avoué la vérité, ni les motifs pour lesquels il cachait sa relation avec Adela.

Comme Justino Téllez représentait l'autorité communale et non pas policière, peu lui importait d'obtenir une réponse à ses interrogations. Ce qui ne l'empêcha pas de lancer à brûle-pourpoint:

- Tu nous l'avais bien caché!

Ramón ne comprit pas tout de suite que Justino s'adressait à lui. Mais le délégué continua de le regarder avec une telle insistance qu'il finit par se sentir visé.

- Caché quoi? demanda Ramón agacé.

Justino sourit et désigna du menton la forme allongée qui matérialisait le cadavre d'Adela.

- Qu'elle était ta petite amie.

La réponse stupéfia Ramón. Balbutiant, il voulut démentir:

- Mais non... elle... je...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus car à cet instant quelqu'un s'écria:

- Voilà les rurales 1!

CARMELO LOZANO

1

Deux camionnettes bleu ardoise arrivèrent devant l'école. Elles freinèrent violemment, soulevant dans leur manœuvre ostensible un nuage de poussière qui effraya les enfants. De l'une d'elles descendit Carmelo Lozano, chef de la gendarmerie rurale de Ciudad Mante. Carmelo n'avait pas pour habitude de faire des rondes dominicales, mais ce matin-là il s'était réveillé avec la certitude que quelque chose de sérieux était arrivé à Loma Grande. «J'ai des vibrations», avait-il assuré à ses subordonnés en les enjoignant de grimper dans les camionnettes. Et, guidé par son instinct, il les avait conduits sans hésiter à travers quarante kilomètres de chemins embrouillés jusqu'à l'entrée du village.

- Salut les amis, pourquoi tout ce raffut?

Ceux qui étaient massés devant la salle de classe l'ignorèrent. Carmelo n'était pas un mauvais bougre, pas plus qu'un bon: il était policier et cela suffisait pour l'éviter.

Par une des fenêtres Lozano put apercevoir le corps allongé. Il fut heureux de constater que son pressentiment se vérifiait: ses «vibrations» ne l'avaient jamais trompé. Il attrapa par l'épaule Guzmaro Collazos, un garçon ahuri qui venait d'arriver sur les lieux.

- Eh, p'tit gars, qui a été tué? demanda Carmelo.

Guzmaro ne sut que répondre. Il essaya de s'esquiver mais la poigne de Carmelo le retint.

- Qu'est-ce qui s'est passé? Raconte-moi.

À cet instant Justino Téllez apparut dans l'encadrement de la porte et entra en lice.

- Bonjour capitaine... Ou est-ce que tu aurais déjà oublié tes bonnes manières?

Carmelo le toisa du haut de ses deux mètres et sourit. Ils se connaissaient depuis longtemps, avant que Loma Grande ne fût un village baptisé Loma Grande, quand ce n'était qu'un hameau de quatre maisons. Carmelo lâcha Guzmaro – qui s'empressa de s'éloigner du policier – et s'avança vers Justino. Ils se saluèrent comme ils le faisaient depuis l'enfance.

- Qu'est-ce que tu deviens, vieille tarentule? s'exclama Lozano.
- Toujours ici, comme tu vois, vieux scorpion, répliqua Justino.

Carmelo s'approcha de Justino et feignit de lui décocher un direct au foie, que le délégué feignit à son tour d'esquiver.

- Quelle mouche t'a piqué, capitaine, pour que tu fasses toute cette route jusqu'à chez nous?
- Rien de spécial, vieux, mais en me réveillant ce matin, j'ai eu très envie de venir te dire bonjour.

Justino lui tendit la main et Carmelo la serra dans la sienne.

- Eh bien, bonjour, fit Justino. Maintenant tu peux repartir. Carmelo écarquilla les yeux.
- Ah! Justino, quel enfoiré tu es...

Les deux hommes se dévisagèrent quelques secondes. Téllez fit quelques pas.

- Amène-toi, dit-il au policier, viens avec moi: ici il y a trop d'oreilles indiscrètes.

Les curieux qui les entouraient s'écartèrent sur-le-champ, comme s'ils n'étaient pas concernés par ce constat désobligeant. Lozano fit signe à ses huit hommes de l'attendre.

Ils se retirèrent à l'ombre d'un grand acacia. Désormais plus libre de parler, Téllez dit à Carmelo:

- Il se passe, Carmelo, qu'une jeune fille est morte.
- Elle est morte ou on l'a tuée?

Justino cracha par terre. Le crachat se mêla à la poussière et disparut.

- On l'a tuée... et sauvagement: un coup de couteau en plein dos.

Sans sourciller Carmelo se lissa la moustache et cassa une brindille pour la suçoter.

- Et qui est la victime?

Justino hocha la tête en signe d'impuissance.

- Je ne sais pas. Je suis en train de vérifier.

Carmelo secoua son bras gauche pour se débarrasser d'une sauterelle qui s'était accrochée au bracelet de sa montre. La sauterelle s'envola vers les dizaines d'indiscrets qui épiaient de loin les deux hommes.

- Tu sais qui l'a tuée?
- Non plus, répondit Justino.
- Elle avait quel âge, cette fille? demanda Lozano.

Justino réfléchit un instant.

– Je ne suis pas très doué pour calculer les âges, mais je dirais dans les quinze ans.

Carmelo humecta de salive ses lèvres desséchées et se passa la main sur les sourcils où la sueur s'accumulait.

- Ça cogne! dit-il en avisant les ondes de chaleur qui rampaient dans la rue. Qu'est-ce que tu en penses? Ça sent le crime passionnel, non?

Téllez acquiesça mollement.

 Ces gens sont indécrottables, vieux, continua Lozano, pas moyen de les civiliser, ils s'étripent encore pour des conneries.

Justino le regarda avec incrédulité. Dans sa jeunesse Lozano avait grièvement blessé une femme par jalousie. Elle avait survécu aux deux balles que lui avait tirées le capitaine. Rongé de remords, celui-ci lui avait proposé le mariage. La femme

accepta, mais ils ne purent se marier: elle mourut à la suite d'un coma éthylique quelques jours avant la noce. Depuis lors il considérait tout emportement passionnel comme un acte de barbarie.

- Ce ne sont pas des conneries, rétorqua Justino narquois.
 La vérité c'est que tu es vieux et que tu ne comprends plus ces choses-là.
- Vieille queue toi-même, surenchérit Carmelo il leva les yeux vers le soleil qui paraissait crépiter dans les hauteurs.
 Et merde, marmonna-t-il, j'ai fait tout ce chemin pour rien.
 Justino eut un rire goguenard.
- Qu'est-ce que tu espérais trouver ici? De la contrebande?
 Une avionnette de narcotrafiquants bourrée de drogue?
- Quelque chose qui vaille le détour, répondit Lozano, pas une mort inutile.

Justino savait ce qui contrariait réellement Carmelo: l'impossibilité d'extorquer de l'argent à quelqu'un; sans suspect ni coupable il lui était difficile de tirer profit de l'affaire. Le meurtre de la fille était le cadet de ses soucis.

Le policier humecta de nouveau ses lèvres desséchées.

- Tu pourrais au moins m'offrir une bière, non?
- «Mais bien sûr!» allait lancer Justino, quand il se rappela que la seule épicerie des deux que comptait le village ouverte le dimanche, et où l'on vendait des bières fraîches, était justement celle de Ramón.
 - Hélas, ce n'est pas possible.
 - Arrête de déconner, dit Carmelo.
 - On ne peut pas y aller, expliqua Justino.
 - Et pourquoi? insista Carmelo en se massant la nuque.
- Parce que la fille qui a été tuée était la petite amie de Ramón Castaños, celui qui tient l'épicerie.
 - Ramón, le fils de Francisca?
 - Lui-même.

Carmelo fit claquer sa langue.

- Je croyais que tu ne savais rien de cette fille qu'on a refroidie.
- C'est vrai, je ne l'avais jamais vue et j'ignorais tout d'elle.
 Tout ce que je sais, c'est ce que je viens de te dire, et il n'y a pas longtemps que je l'ai appris.

Lozano se gratta la tête, intrigué.

- Où est Ramón?
- Là-dedans, il la veille.

Carmelo jeta la brindille qu'il suçotait.

- Et je n'ai même pas droit à une seule petite bière, putain!
 Il sortit d'une poche de sa chemise un stylo bille et un calepin.
 - Qu'est-ce que tu vas faire? s'enquit Justino.
 - Un rapport.

Justino émit un soupir de mécontentement.

- Ne commence pas, Carmelo: mieux vaut laisser les choses comme elles sont. Je vais m'occuper de tout et je te préviendrai quand j'en saurai un peu plus.

Lozano regarda Justino et remua lentement le menton.

- Dis-moi, vieux, pourquoi diable tu te mêlerais d'affaires qui ne sont pas de ton ressort?
- C'est pas tellement ça, bordel, s'exalta Justino, mais la dernière fois que tu as fait un de tes putains de rapports, la police judiciaire est venue fourrer son nez au village, et tout ça parce que tu pensais que...

Carmelo l'interrompit brusquement.

- C'est Ramón qui l'a tuée, non?

Justino fronça les sourcils, interloqué.

– J'en étais sûr! continua Lozano. C'est ça la jalousie, vieux, on ne peut plus se contrôler.